

## LA FÉE SOUS L'ÉCORCE

Il est des jours où le monde s'entrouvre. La fièvre donne ses hallucinations. Le rêve foudroie. L'enfance et le grand âge plongent leurs racines dans l'au-delà. Le voyant et le saint s'accourent aux fenêtres démurées de l'âme.

Je ne connais que le spectacle de la terre habituelle et s'il m'est facile, intuitivement, de le transfigurer, cela provient d'une faculté de l'imagination que j'ai fort développée dans ma jeunesse. En ce temps-là, il m'était coutumier de devenir *l'autre*, de me métamorphoser en arbre, d'être vent, neige ou nuage. C'étaient là jeux dangereux que je poursuivais jusqu'au bord de l'abîme, mais, au dernier moment, je retrouvais conscience pour échapper au rêve fatal et recommencer la vie. Ainsi, cette fille qui passait en robe blanche était, sans le savoir, Amphitrite à bicyclette, l'épicière du quartier une Assyrienne au profil épais. Dans le jeu des ombres de l'été, grâce à l'incidence des rayons solaires brisés par les arêtes des persiennes et la réfraction des vitres, un cheval de la rue marchait au plafond. Plus tard, j'ai connu Ovide conduisant un troupeau de bœufs comme une troupe d'hexamètres. Ils marchaient en bordure d'un champ d'avoine. Il devait mourir en exil au bord d'une mer bleue contenue dans une fleur de chicorée. Quant au feu Saint Elme dont parle Pline l'ancien (il se posait à la pointe des javelots des sentinelles en faction : il a forme d'un oiseau de feu et *un chant vocal l'accompagne*), je l'ai rencontré au cœur d'une promenade nocturne, dans un paysage calme, ayant élu domicile sur une modeste branche de noyer...

Dois-je révéler aussi l'existence d'un hôte merveilleux qui hanta longtemps ma maison ? Je ne l'ai jamais vu, mais savais qu'il vivait dans un monde parallèle, à quelques brasses de sang de moi. Il était très vieux et très sage. C'est tout ce que je sus jamais de lui.

Parfois mes amis s'inquiètent, s'attendent à me voir disparaître. *Toi qui vois ce que je ne vois pas...* Je n'en suis pas responsable, mais j'avoue avoir battu le monde à la poursuite du merveilleux toujours possible, tout comme les livres d'André Breton me l'apprirent et plus tard son comportement familier lorsque je l'accompagnais chez les antiquaires en quête d'une révélation. Un jour, le monde s'entrebâilla. Il en reste une anecdote courte et simple. Elle a le raccourci du prodige.

Avant que de l'enchâsser dans le texte, je me dois de décrire ses marges. L'aventure se passe il y a une dizaine d'années, à la rage du mois d'Août, sur les bords d'une rivière familière. Le paysage est calme, serein, apaisé. Là, règne une lumière latine – quelque chose des anciens aqueducs célestes est resté dans sa clarté – *qui* conduit donc à tant de bleu, d'azur voilé ? Affaires à mener à bien quelques destinées, passent au ciel les merveilleux nuages semblables à des dauphins qui suivent la marche lente des navires des journées.

Aimant la solitude, je me déguise alors en pêcheur qui ne traque que les soleils noyés. Perdue dans la courbe du rivage, couverte d'algues soumises au balancement de l'imperceptible courant, la rivière coule à travers mes pensées qui s'éparpillent dans les reflets scintillants du contre-jour jusqu'au moment où une poule d'eau, surgie entre les roseaux, me surprend et me réveille.

Pour atteindre l'endroit choisi, on suit d'abord un sentier plein de guêpes et de marjolaines, oblique vers le marécage des roseaux où la pente devient capricieuse. On longe la berge où se dressent les *cagnas*, ces maisons de feuillages que les pêcheurs construisent pour se protéger des ardeurs du soleil, des intempéries. Ce sont là demeures provisoires où l'on trouve le journal du dimanche passé, des emboîtages de cigarettes délavés, des bouts de crin accrochés aux buissons, vestiges qui correspondent superficiellement à ceux que je sais être sous terre car ici, au gué de l'Aveyron, au lieu dit *Cosa* qui, sur la carte de Peutinger, n'est autre qu'une ville gallo-romaine, située à mi-chemin de *Tolosa* et *Divona* (l'actuelle Cahors), il ne reste rien de la ville. Du haut des collines au printemps dans le jeune blé qui lève on devine le plan de la ville. Elle fut brûlée par les Barbares et il existe au pied de la falaise un éboulis de charbon qui pourrait bien témoigner de l'incendie. Quand il a plu, dans les vignes, il n'est qu'à se baisser pour ramasser les tessons, les amphores. Et je sais, pour avoir parlé avec les paysans, que le soc des charrues déterre parfois des statues brisées, des colonnes. Ils s'en servent comme matériaux de ré-emploi, à l'occasion, pour les fondations de leurs granges.

Au bord de l'eau, devant le miroir du ciel et de l'eau, suivant, au rythme du vent, le double reflet des haies et des berges qui fait que l'oiseau devient poisson, que la tanche niche dans les arbres, je ne suis rien, témoin d'une journée sans mémoire dans un lieu hanté. Les hirondelles en vol circulaire tournent parfois sans raison au-dessus de ce lac glauque, le courant imperceptible est celui du temps. On ne rêve pas: on est le rêve, le passant et le chemin, l'ombre et le pas, le double et le miroir. Dans l'assoupissement de l'été, à l'heure où peut-être encore sous terre, les morts se retournent de frayeur, les Barbares passèrent ici à cheval, s'arrêtèrent devant les statues des temples, les renversèrent, et, tordant les chevelures des femmes, en firent des tresses de fumée. Il ne reste rien de ces batailles. L'air est sans écho. La paix tranquille règne aux champs. Seules les fleurs sont trop noires sous un trop grand soleil.

C'est alors que j'entendis le *bruit*. Tout d'abord, il ne m'intrigua guère. Quelque tracteur devait manœuvrer dans les prés du haut. Un bruit pareil à celui produit par un jet de vapeur, arrêt qui, jadis, à l'abri, empanachait les locomotives dans les gares. Un train dans un champ ? Plus plausible, mais pourtant déroutante, peut-être la présence d'une vieille batteuse à grains, une de celles qui jadis circulaient sur les routes de mon enfance, une de celles dont le halètement était alors celui de l'été. Pourtant le bruit durait. J'escaladai le talus. Dans les champs déserts, il n'était aucune âme vivante. Dans l'été, il y eut du sang. Et j'eus peur.

L'oreille tendue, je me dirigeai alors, à pas prudents, vers les lieux d'où paraissait venir le sifflement. Ma course me conduisit vers un épais roncier d'où, colonnes d'un temple vivant, jaillissaient les troncs lisses de peupliers, portant voilures de feuilles où s'enchant le vent.

Maintenant je déchirais dans ma hâte mes mains et mon visage. J'approchais.

Du tronc de l'un de ces jeunes arbres jaillissait une fontaine de sève. L'arbre avait une plaie, pas plus large qu'une pièce de monnaie. Était-ce possible ? Quelle violence dans le jet qui réveillait la journée de sa torpeur ! Il avait plu quelques jours auparavant et les orages avaient noyé la terre, mais cette abondance de pluie expliquait-elle cette violence ?

Alors, je sus que, sous l'écorce, une fée mourait. Je me suis approché d'elle, j'ai posé mes lèvres sur les lèvres de sa plaie, j'ai bu sa sève inqualifiable. Elle était fade, sirupeuse. Elle était *la liqueur fade qui fait suer*. J'ai fait mes libations païennes, j'ai enduit mon visage de son sang doré. J'ai regardé à droite, à gauche, à travers le temps, à travers l'histoire. Il n'était en présence que cette oréade et moi. Puis, à regret, j'ai abandonné l'arbre sacré qui criait...

C'est tout. J'ai raconté quelquefois cette histoire. Les uns me croient sur parole ; personne n'a su porter explication. Les autres m'accusent d'invention. Je prête ici solennellement serment : elle est vraie. Les lignes ci-dessus ne sont que celles d'un procès verbal.

(*Sud*, n°13, 1974)